LA
FAUSSE COQUETTE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS.

(1

LA
FAUSSE COQUETTE,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, EN VERS.

PAR M. VIGÉE.
Secrétaire du Cabinet de MADAME.

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, le Samedi 6 Novembre 1784, & à Versailles, le Mardi 16 du même mois, devant LEURS MAJESTÉS, par les Comédiens Français ordinaires du Roi.

In amore hœc sunt mala, bellum,
Pax rursum. Horac. Sat. 3, L. 2.

Le prix est de trente sols.

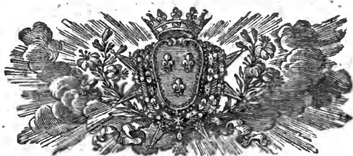




A PARIS.
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1784.





A MADAME.

MADAME,

Me permettre de vous faire l'hommage de cette petite Piece, c'est m'accorder une faveur dont je sens tout le prix. Puisse ce faible Ouvrage amuser quelquefois vos loisirs, & ceux d'un Prince qui, en protégeant les

Lettres, ne dédaigne point de leur consacrer des momens! Peut-être sera-t-on étonné, MADAME, *de ne point trouver ici votre éloge, mais j'ai senti que vous étiez trop au-dessus de la louange, pour que l'on osât vous en parler le langage.*

Je suis avec le plus profond respect,

DE *MADAME,*

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
VIGÉE.

PRÉFACE.

VOICI le second Ouvrage que je donne au Public depuis que je suis entré dans la carriere Dramatique ; je ne m'aveugle point sur le succès qu'ils ont obtenu ; j'ai dû presque tout la premiere fois au jeu brillant des Acteurs, & je conviens encore aujourd'hui que je leur dois la plus grande partie des suffrages qui se sont réunis en ma faveur. M. *Molé* sur-tout, ce Comédien inimitable, toujours piquant, toujours neuf, en un mot, le vrai Protée de la Scene Française, n'a pas peu contribué à captiver la bienveillance générale, par les graces, la finesse & la chaleur qu'il a su mettre dans le rôle de *Florval.* Mademoiselle *Contat*, dans le Personnage de *Céphise*, a aussi déployé tous les avantages que lui donnent une figure charmante, un jeu spirituel, une intelligence parfaite, & un talent devenu de jour en jour plus précieux à un Public juste & éclairé. Après cet aveu qui, j'espere, ne

sera point taxé de fausse modestie, peut-être me pardonnera-t-on de hasarder quelques réflexions sur un art qui devient d'autant plus difficile, qu'il offre des objets de comparaison, qu'il est presque impossible de jamais effacer. Mais ce n'est point là-dessus que je veux m'arrêter.

On a long-tems disputé sur le vrai genre de la Comédie ; je n'essayerai point de terminer cette querelle. Un jeune homme qui ne s'est trouvé qu'à deux légeres escarmouches, n'est point en état de décider une question proposée par des Militaires qui ont fait plusieurs campagnes. Je ne dirai qu'un mot. Quel est le but d'un auteur comique ? d'intéresser, d'instruire & de plaire. Ces trois points se trouvent rarement réunis dans un seul ouvrage ; mais loin de proscrire celui qui n'est point parvenu à les rassembler dans le sien, peut-être devons nous lui savoir gré lorsqu'il a captivé notre attention, & qu'il nous a divertis quelques instans. Que sa Piece soit dans le vrai genre ou non, il a voulu

plaire, il y a réussi, on n'a point de reproches à lui faire. Je vais plus loin.

De tous les Auteurs qui se sont exercés dans l'art de la Comédie, *Moliere* est sans contredit celui qui tient le premier rang. Mais le doit-il seulement au fonds de gaieté qui se trouve dans presque toutes ses Pieces? J'en doute; & sans la Philosophie qu'il a su y faire entrer, peut-être n'aurait-il pas laissé un si grand intervalle entre ceux qui l'avaient précédé, & ceux qui sont venus après lui. *Moliere* avait étudié le cœur humain, il en connaissait tous les replis, & il l'a peint en homme qui savait y lire. C'est à ce titre, si je ne me trompe, qu'on doit le regarder comme le premier des Auteurs Dramatiques. *Plaute* faisait rire, *Ménandre* & *Térence* intéressaient; *Moliere* intéressait souvent, & faisait rire presque toujours. C'est à ce double talent, sans doute, qu'on doit attribuer l'enthousiasme qu'il a excité, & les Partisans qu'il s'est fait. Mais qu'est-il arrivé? Comme

tout le monde n'est point en état d'apprécier le mérite d'un Observateur qui, mettant à profit tout ce qu'il voit & tout ce qu'il entend, ne passe pas un moment de sa vie sans se rendre compte des sensations même que son ame éprouve, au lieu de s'étudier à connaître combien le *Malade imaginaire* & *Pourceaugnac* sont au-dessous du *Tartuffe* & du *Misanthrope*, on a décidé que dès qu'une Comédie ne ferait pas rire aux éclats, ce serait une piece absurde, contre les regles du goût & de la raison, une Piece enfin à bannir de la Scène, parce qu'il n'y avait qu'un *vrai genre*, celui de *Moliere*. On ne s'était point donné la peine de distinguer le vrai talent de ce grand homme, on n'a point senti qu'en n'adoptant que lui, en prescrivant aux autres de ne point s'écarter des modeles qu'il avait laissés, ce serait imposer à ses successeurs la nécessité de renoncer à l'originalité, la seule marque distinctive du génie.

La Chaussée, par exemple, qui, n'en déplaise à

ses détracteurs, a laissé des Comédies pleines de sens, de morale & d'intérêt, eût, je crois, moins réussi à faire des pieces dans le genre de *George Dandin*, ou des *Fourberies de Scapin*; si pourtant il n'avait pas trouvé dans son ame assez de force pour repousser les traits qu'on lui lançait, & les épigrammes dont on l'accablait; nous serions privés du plaisir d'entendre *Mélanide*, le *Préjugé à la Mode*, & tant d'autres Drames où le cœur & l'esprit trouvent également à se nourrir & à se satisfaire.

On a souvent comparé la Poësie à la Peinture: peut-être en effet le rapprochement que l'on a fait de ces deux arts, est-il le plus exact que l'on ait pu faire; mais les Peintres sont moins injustes entr'eux que les Poëtes. On n'a point reproché au *Guide* d'avoir une maniere différente de celle de *Raphaël*, on n'a pas su mauvais gré à *le Brun* de ne point s'asservir à copier celle du *Poussin*; pourquoi donc n'a-t-on point pardonné à *la*

Chaussée de ne point faire des Comédies comme *Moliere*? Je dirai plus en faveur de *La Chaussée*; c'est lui, dit-on, qui le premier a introduit la Comédie larmoyante sur la scène, & qui par cette innovation a préparé la naissance des Drames; productions monstrueuses qui, si l'on n'en faisait pas justice, nous replongeraient, dit-on, dans l'état de barbarie d'où *Moliere* nous a tirés. Mais ce même *Moliere*, ce pere de la vraie Comédie, ne serait-il pas le premier qui aurait donné l'exemple de ces scènes intéressantes qui tirent les larmes des yeux du Spectateur? Je me hâte d'aller aux preuves, & j'en trouve une dans le *Tartuffe* même, le chef-d'œuvre de la scène Française. Quoi! de plus attendrissant que les adieux d'*Orgon* à sa famille, lorsqu'il se voit dépouillé par l'homme qu'il avait comblé de biens! J'avoue que j'ai souvent remarqué qu'on ne voyait pas ce tableau d'un œil sec; il se trouve pourtant dans la meilleure Comédie que nous ayons, dans celle qui fera long-tems le

désespoir de ceux qui se présenteront dans la carriere du théâtre.

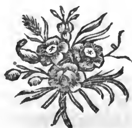
J'ajouterai à ce que j'ai dit plus haut un argument qui ne paraîtra peut-être pas déraisonnable. La nature en nous formant nous a donné à tous un visage composé des mêmes traits, & cependant nous rencontrons fort peu de personnes qui se ressemblent. Pourquoi donc vouloir que l'esprit & l'intelligence qui ne sont que les résultats d'une organisation plus ou moins heureuse, soient absolument les mêmes chez tous les hommes? Nos goûts ne different-ils pas entr'eux? N'apportons-nous pas chacun en naissant un caractere qui nous distingue? Tel brûle d'aller exposer ses jours aux hasards des combats, tel autre n'est heureux que dans le silence de la solitude; celui-ci ne se plaît que dans le tourbillon du grand monde; celui-là que dans la retraite obscure d'un cloître, & l'on ose exiger que ceux qui par goût se voueront à travailler pour le théâtre, aient tous en

écrivant le même ſtyle, les mêmes idées, la même phyſionomie! Eſt-ce être raiſonnable? J'en appelle à ceux mêmes qui paraiſſent le déſirer.

J'abandonne cette eſquiſſe très-légère & très-imparfaite d'un tableau qui demande une main plus exercée que la mienne. Je n'ai point prétendu donner des préceptes; à Dieu ne plaiſe que j'aie jamais cette ridicule prétention! Je ſens trop mon inſuffiſance. J'ai écrit ce que je penſais, je puis avoir tort, mais je ne ſuis point entêté dans mes opinions. Je crois ſeulement que ſi l'on ne reſſerrait point les limites de l'art, le public & les auteurs y trouveraient également leur compte. Le genre dans lequel je m'exerce prouve aſſez que je ne ſuis point l'Apôtre des Drames, mais peut-être n'y aurait-il point d'inconvéniens à adopter ceux qui vaudraient *le Pere de Famille*, ou *Melanie*. J'avoue que je ne ſuis point fâché de pleurer en liſant les ſcènes ſublimes de ces deux ouvrages, mais que cela ne m'empêche point de rire à une

représentation du *Légataire Universel*, ou du *Tuteur Dupé*, que je n'en suis pas moins sensible à la pureté & à l'élégance du style du *Méchant*, & qu'après avoir vu *l'Ecole des Meres*, je ne suis pas moins empressé d'aller applaudir le lendemain au *Misantrope* ou au *Tartuffe*.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.



PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CÉPHISE, jeune Veuve.	Mlle. CONTAT.
FLORVAL, Amant de Céphise.	M. MOLÉ.
GERSEUIL, ami de Florval.	M. SAINTFAL.
LISETTE, suivante de Céphise.	Mde. BELLECOUR.
FRONTIN, valet de Florval.	M. DUGAZON.

LA SCENE se passe dans une Maison commune à Florval & à Céphise.



LA FAUSSE COQUETTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre repréſente l'Appartement de Florval.)

SCENE PREMIERE.

LISETTE (*entrant précipitamment.*)

PERSONNE encore ici ! ménage de garçon ;
On trouve rarement quelqu'un à la maiſon.
De mon emploi, pourtant, il faut que je m'acquitte.
Hier, ſur un ſeul mot, monſieur Florval nous quitte ;
Jure que de long-tems on ne le reverra,
C'eſt ce qu'il faut ſavoir. Pour arranger cela,
Je me ſers du pouvoir que j'ai ſur ma maîtreſſe ;
Elle aime, par malheur, & ſon ſort m'intéreſſe ;
Mais qu'elle me ſeconde un peu dans mon projet,
Et nous allons, peut-être, en voir un bon effet.
Florval, bien réſolu de tenir ſa promeſſe,
N'aura pas ſurement ſoupçonné mon adreſſe :

Je voulais qu'un rival, par mes ſoins enhardi,
Pût donner quelque allarme à ſon cœur aſſoupi,
Et ſon ami Gerſeuil, tout plein de confiance,
Croit qu'on l'aime, en conçoit la plus belle eſpérance.
Les hommes ſont ſi vains! un geſte, un ſeul regard
Que bien ſouvent ſur eux l'on jette par haſard,
Pique leur amour propre, & l'excite, & l'enflamme,
Et ſemble leur donner des droits ſur une femme.
Gerſeuil a déjà vu deux mots pour lui tracés,
Et lorſqu'il les liſait, je devinais aſſez
Que ſon plaiſir au moins égalait ſa ſurpriſe.
A cinq heures, tantôt, il ſera chez Cephiſe,
C'eſt ſur quoi je comptais; que Florval à préſent
Puiſſe de ſon côté nous en promettre autant,
Et nous ſaurons.... Mais chut.

SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! charmante Liſette,
Bon jour; je vous revois, & ma joie eſt parfaite;
Je n'aurais jamais cru que vous me donneriez
Ces marques de bonté.

LISETTE.

Vous les mériteriez:

Ce ferait vous montrer que l'on vous rend juftice ;
Mais je ne veux ici que remplir mon office.

FRONTIN.

Expliquez vous.

LISETTE.

Peut-on vous remettre un billet
Pour Florval ?

FRONTIN.

Oui fans doute : eh ! de qui, s'il vous plaît ?

LISETTE (*le lui donnant.*)

De Cephife.

FRONTIN.

D'elle ?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

Ma foi ceci m'étonne.
S'il faut vous parler vrai, mon maître l'abandonne ;
Il ne peut pas fe faire à fes rigueurs.

LISETTE.

Comment ?

FRONTIN.

Il lui femble trop dur d'efpérer vainement.
Aimer en perfpective eft un tourment bien rude ;
Il n'a pas encor pu prendre cette habitude,
Il ne s'eft pas formé.

LISETTE.

C'eſt ce qui me paraît.
J'avais cru cependant juſqu'ici qu'il aimait.

FRONTIN.

Oui; ſon cœur était pris comme à ſon ordinaire.
On n'a jamais aimé ſans le projet de plaire.
Mon maître, cette fois, trop ſûr d'un prompt ſuccès,
Etait venu chez vous ſe loger tout exprès;
De vous il me parlait, ſoir, matin, la nuit même:
Mais on ſe laſſe enfin; bref il n'eſt plus le même;
Et depuis qu'il a vu qu'il perdait tous ſes pas,
Il veut vous oublier; ne l'approuvez-vous pas?

LISETTE.

Au contraire, l'on doit blâmer cette méthode,
Elle eſt peu délicate.

FRONTIN.

Oui; mais elle eſt commode.

LISETTE.

De quoi ſe plaint-il donc? d'où provient ſon humeur?
On n'a point dédaigné l'hommage de ſon cœur.
Mais on ſait quel eſpoir le plus ſouvent vous guide;
On craignait les haſards d'un lien peu ſolide;
Voilà tout. Voulons-nous éconduire un amant,
Nous ſavons, Dieu merci, nous y prendre autrement:
Nous ne recevons pas ſi long-tems ſa viſite:
Mais ſi d'un nœud conſtant nous voulons voir la ſuite,
Il faut qu'un homme alors, timide en ſes ſoupirs,
Faſſe par ſon reſpect entendre ſes deſirs;

Qu'il laisse deviner au trouble de son ame
Qu'un amour tendre & pur, & l'agite & l'enflamme;
Et qu'il nous force enfin par les soins les plus doux,
A le voir par dégrés tomber à nos genoux.

FRONTIN.

Oh! bien sur ce plan là, si je sais m'y connaître,
Vous ne devez donc rien attendre de mon maître.

LISETTE.

Quoi! vraiment?

FRONTIN.

Non, ma foi.

LISETTE (*à part.*)

Cela ne vaudrait rien:
Insistons pour qu'il soit présent à l'entretien.

FRONTIN (*à part.*)

Il faut tout bonnement lui conter notre affaire.
(*Haut.*)
Avec vous, dites-moi, faut-il être sincere?

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Je le veux. Hier en vous quittant
Florval rentra chez lui l'air triste & mécontent.

LISETTE (*à part.*)

Bon!

FRONTIN.

Puis changé ſoudain me chargea d'un meſſage
Qui me parut pour vous d'un fort mauvais préſage.

LISETTE.

Eh! ne pourrait-on pas ſavoir ?...

FRONTIN.

A parler net,
J'ignore quels ſecrets la lettre renfermait ;
Mais j'ai cru deviner qu'une premiere flamme
Allait ſe rallumer dans le fond de ſon ame.

LISETTE.

(*à part.*)
Le traître! (*haut.*) Il vous a donc choiſi pour confident?

FRONTIN.

Il me fait, j'en conviens, cet honneur très-ſouvent:
Très-ſouvent avec moi gaiment il moraliſe ;
Auſſi ne m'a-t-il rien déguiſé ſur Cephiſe.

LISETTE.

(*A part.*)
Le perfide! N'importe, il faudra.... (*Haut*) Dites-lui
Qu'à cinq heures chez nous il ſe rende aujourd'hui.
Ajoutez qu'on s'en fie à ſon exactitude,
Et qu'il nous donnerait un peu d'inquiétude,
Si rompant nos projets, il nous privait ce ſoir
Du plaiſir de l'attendre & de le recevoir.
A cinq heures.

FRONTIN.

Suffit ; à vos ordres fidele.

LISETTE (*lui faiſant la révérence.*)

J'attendrai donc de vous cette marque de zèle.

(*A part en s'en allant.*)

Ne déſeſpérons pas, quelque ſoit ſon projet,
Je doute qu'il réſiſte au ſtyle du billet.

SCENE III.

FRONTIN.

QUOIQU'IL puiſſe arriver, je crois que ma franchiſe
Ne ſera point blâmée, ici tout l'autoriſe.
Mon maître voulant rompre un tel engagement,
Et renouer le fil d'un lien plus charmant,
Je lui ſauve un aveu peu délicat à faire.
Il vient, acquittons nous de notre miniſtere.

SCENE IV.

FLORVAL, FRONTIN.

FLORVAL.

TOUT-à-l'heure quelqu'un ici t'entretenait ?

FRONTIN.

Oui; Liſette, Monſieur. Voici certain billet....

FLORVAL.

Qu'elle t'a remis ?

FRONTIN.

Oui ; billet de sa maîtresse.

FLORVAL (*le prenant.*)

Lisons.

FRONTIN.

Qu'en dites-vous ?

FLORVAL.

Gage de sa tendresse.
Elle y veut de l'Amour cacher l'expression,
Mais lui seul l'a dicté.

FRONTIN.

Quoi ! Monsieur, tout de bon ?

FLORVAL.

Faut-il t'en étonner ? Naïve en sa franchise,
Un seul mot peint son cœur.

FRONTIN (*à part.*)

J'ai fait une sottise ;
Mais très-discrettement il n'en faut pas parler.

FLORVAL (*relisant la lettre.*)

C'est en vain que ce cœur prétendait se voiler.
Combien je me fais gré d'une pareille épreuve !
Vous vous trahissez donc trop adorable veuve.
C'en est fait, à vos loix mon ame se soumet :
Oui, près de vous fixé, toujours plus satisfait,

Chériſſant les liens du plus doux eſclavage,
Vivre pour vous, voilà déſormais mon partage.

FRONTIN.

De bonne foi, Monſieur, j'admire le deſtin
Qui de tous vos projets couronne ainſi la fin.
Ainſi donc vous voilà refroidi pour Sophie?

FLORVAL.

Ah! ne m'en parle plus! à jamais je l'oublie.

FRONTIN.

Quoi! Monſieur, un objet jeune, aimable, charmant.

FLORVAL.

Pour qui j'eus un caprice & non un ſentiment.
Je lui ſacrifiais un moment de ſurpriſe,
Mais mon cœur égaré revole vers Cephiſe.

FRONTIN.

C'eſt très-bien fait à vous: mais, Monſieur, en honneur
Dans cette affaire ci vous jouez de bonheur;
Ce ſuccès me ſurprend, moi, je vous le confeſſe.

FLORVAL.

Je le dois à l'amour „plus encor qu'à l'adreſſe.
J'euſſe employé jadis tous ces heureux reſſorts,
Qui près d'un ſexe faible aſſurent nos efforts.

FRONTIN.

Comment donc?

FLORVAL.

Oui, vraiment. Grace à l'expérience
Qui même avant le tems instruisait mon enfance,
Je vis que dans ce siecle, à bon droit si vanté,
Il fallait s'immoler à la société,
Se parer hautement de tous ses ridicules,
Fronder les préjugés, étouffer les scrupules,
Et sans jamais paraître encenser la faveur,
De l'idôle du jour être l'adorateur.
Je goutai fort ce plan & ce genre de vie.
Plaire au monde dès-lors fut ma seule folie :
De ceux que je voyais j'adoptai tous les goûts,
Sans en aimer un seul, je fus l'ami de tous ;
Et quoique parmi nous on ne se pique gueres
De fonder bien avant le fonds des caracteres,
Tout en voyant des gens qui n'en avaient aucun,
J'eus presque le secret de m'en composer un.
Tout s'érige en vertu dans celui que l'on prise.
Mon audace passa sous le nom de franchise ;
Et lorsque l'on disait que j'avais de l'esprit,
C'est que tout haut moi-même avant je l'avais dit.
De-là tu conçois bien mes succès près des femmes :
Je louais leurs attraits pour subjuguer leurs ames ;
Interprétant des mots qu'on ne m'adressait pas,
Je tâchais d'exciter un timide embarras ;
Et pour ne point subir l'affront d'une retraite,
J'éludais la défense & hâtais la défaite ;
Ainsi, sans songer même à former un desir,
En cherchant le bonheur, je trouvais le plaisir.

FRONTIN.

Je suis émerveillé, Monsieur, & je vous jure
Que je me serais mis long-tems à la torture
Avant de deviner ce que vous m'apprenez.
Vous allez triompher des refus obstinés
De la tendre Céphise. Au gré de votre envie,
Votre astre vous la donne & vous la sacrifie :
Vous êtes trop heureux ! Mon astre, sur ma foi,
S'est montré de tout tems plus barbare envers moi.
Mes triomphes sont moins nombreux que mes défaites,
Et je ne puis citer que deux ou trois soubrettes,
Qui de mon fol amour voulant hâter la fin,
Me prenaient aujourd'hui pour me quitter demain.

FLORVAL.

Ainsi tu n'as trouvé qu'avantures communes,
Et tu ne te crois pas homme à bonnes fortunes;
C'est ta faute, sans doute.

FRONTIN.

Eh ! mais, j'ai pourtant soin
De toujours amener les choses d'un peu loin.
Avant de révéler le secret de la flamme
Qu'un minois féminin allume dans mon ame,
Je soupire long-tems.

FLORVAL.

Eh ! pourquoi soupirer ?
C'est-là le vrai moyen de ne pas prospérer.
On ne soupire plus :

FRONTIN.

Non ?

FLORVAL.

Ce n'eſt plus la mode.
L'Amour eſt aujourd'hui le Dieu le plus commode.
Il a banni ces ſoins, ces égards éternels,
Ces proteſtations, ces ſermens ſolemnels
Qui ne finiſſaient pas. Nos gothiques ancêtres
Pouvaient perdre leur tems, ils en étaient les maîtres.
On les voyait alors dans leurs vieilles amours
Conſumer leur jeuneſſe, uſer leurs plus beaux jours,
Il fallait attaquer, c'était un ſiége en forme.
Et malheur à celui qui prêchant la réforme,
Eût voulu le premier corriger ces abus !
On devait s'aſſervir aux uſages reçus;
Et ſoumis aux rigueurs d'une héroïque attente,
L'amant de quatorze ans épouſait à quarante.
Grace aux nouvelles mœurs, on a changé cela :
On abrege; & vraiment j'aime ce parti là.
Quoi ! ſe reſtraindre ainſi dans le brillant de l'âge !
Des dons les plus heureux perdre tout l'avantage !
Conſacrer triſtement aux langueurs, aux ſoupirs,
La ſaiſon que l'Amour a vouée aux plaiſirs !
Il faut puiſqu'après tout la vie eſt un paſſage,
Ne pas riſquer en vain tous les frais du voyage.

FRONTIN.

C'eſt tout ſimple, en effet., & je ſuis bien ſurpris
De vous voir ſoupirer ainſi dans ce logis.

FLORVAL.

Céphise est mon excuse, & je lui sacrifie
Des momens que j'aurais livrés à la folie.
Dans sa course d'ailleurs il faut tromper le tems:
Il épuise nos goûts, éteint nos sentimens;
Et lorsque las de nœuds flatteurs en apparence,
Nous voulons de nos sens ranimer l'indolence,
Nous ne retrouvons plus au fond de notre cœur
Ce doux besoin d'aimer, notre premier bonheur. *

FRONTIN.

» N'importe, j'en reviens à votre autre systême,
» On est trop malheureux du moment que l'on aime;
» Et vraiment vos discours ont dessillé mes yeux.
» En changeant tous les jours, on doit s'en porter mieux.
» Je prétens contracter cette heureuse habitude,
» Vivre exempt de soucis, exempt d'inquiétude,
» Mes premieres amours m'ont maigri de moitié,
» Et quand mon cœur est pris, moi, je seche sur pied.
» Il faut que je renonce à cette extravagance.
» Rien n'est plus vrai, Monsieur, oui; vive l'inconstance!
» Un régime si doux convient à ma santé,
» Et sur ce texte là je veux faire un traité.

FLORVAL (*souriant.*)

» Il peut être piquant.

---

* Cette Scene étant un peu longue, on peut supprimer tous les vers marqués par des guillemets, en ajoutant les deux suivans.

Mettant donc à profit le moment qui s'envole,
De mes erreurs je veux que l'Amour me console.

FRONTIN.

» Pourquoi pas ? Le génie
» Eſt quelquefois tardif ; & d'honneur je parie...

FLORVAL.

» Oh ! non ; ne gage pas ; reſte bon ſerviteur ;
„ Et ne t'aviſe pas de devenir Auteur.
„ Fut-on même doué du talent le plus rare,
„ La gloire ne vaut pas les maux qu'on ſe prépare.
Mais briſons là-deſſus : il faut même en quittant
Tenir aux procédés ; il ſerait indécent
Qu'on pût me reprocher de rompre avec Sophie
Sans ceux qu'exige encor l'objet qu'on ſacrifie ;
Je veux m'en occuper : Gerſeuil eſt mon ami,
Et nul ne traite mieux les ruptures que lui ;
Viendra-t-il ce matin ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur ; & je penſe
Que vous pourrez bientôt jouir de ſa préſence.
Vous l'aimez donc toujours ?

FLORVAL.

Je ne ſais pas pourquoi ;
Il s'eſt fait un devoir de s'attacher à moi ;
Redoutant, me dit-il, ſon début dans le monde,
Il veut que mon exemple en tout point le ſéconde :
Mais je n'ai rien à faire, il faut en convenir,
Car il a tous les dons requis pour réuſſir ;

Un grand fond d'amour propre, un ton de ſuffiſance
Vraiment original, beaucoup de confiance,
Ce jargon qu'aujourd'hui l'on prend pour de l'eſprit,
Que l'on ne comprend pas, mais que l'on applaudit;
Enfin.....

FRONTIN.

Motus; c'eſt lui qui près de vous s'avance.

FLORVAL, (*à Frontin.*)

Sors. (*Frontin s'en va.*)

SCENE V.

FLORVAL, GERSEUIL.

FLORVAL.

Ah! je commençais à perdre l'eſpérance,

GERSEUIL.

Pardonne, l'on n'eſt pas toujours maître de ſoi.
J'ai reçu ce matin vingt perſonnes chez moi:
Du moment qu'on vous fait un peu de conſiſtance,
Et qu'à votre crédit on met quelque importance,
Chacun veut que pour lui vous daigniez l'employer,
Et par décence il faut ſe laiſſer ennuyer.

FLORVAL.

Eh! oui; c'eſt un malheur qui nous eſt ordinaire.
Ah! ça, mon cher Gerſeuil, ton amitié m'eſt chere,
Et dans ce moment ci j'aurais beſoin de toi.

FLORVAL.

Bon !

Tu plaisantes ?

GERSEUIL.

Non pas. Tu connais Rosalie:
J'aimai cet enfant-là huit jours à la folie ;
Mais de tout on se lasse, & je sens par malheur
Qu'elle laisse à présent un vuide dans mon cœur :
Je crois m'appercevoir que son amour m'ennuie ;
Elle me tyrannise avec sa jalousie,
Je prétends m'en défaire.

FLORVAL.

Allons, y songes-tu ?
Ce défaut chez le sexe est presque une vertu.

GERSEUIL.

N'importe, après un mois passé toujours ensemble,
Vouloir qu'un même nœud encore nous rassemble,
C'est beaucoup exiger : aurais-tu la bonté
De me croire martyr de la fidélité ?
Trop heureux d'être encor dans l'âge du parjure !
On saura me le rendre un jour avec usure.
Sur cet article là je suis de bonne foi:
Je réfléchis, j'observe, & vraiment je le voi,
Sur nos goûts passagers vainement on nous fronde,
L'honnête homme en amour est un sot dans le monde.
Au surplus, sache aussi que depuis ce matin,
Un projet excellent, dont je veux voir la fin,

Une telle conquête assurant mon bonheur,
Dans le monde aujourd'hui me fera grand honneur.

FLORVAL.

Fort bien ; notre aventure en ce cas est commune.
Nous courons les hasards de la même fortune.
Cependant, entre nous, ne pourrais-je savoir
Si tu crois réussir ?

GERSEUIL.

Pourquoi non ? mon espoir
Ne sauroit m'abuser ; & dans mon entreprise,
S'il le fallait, d'ailleurs, j'obtiendrais l'entremise
De quelqu'un qui sans doute emploirait tout pour moi.

FLORVAL.

Eh ! quel est ce quelqu'un ?

GERSEUIL.

Mais, mon ami, c'est toi.
Voulant que sans délai mon dessein s'accomplisse,
De ton attachement j'attendrais ce service.

FLORVAL.

Oui ; tu peux y compter. Voilà qui va fort bien :
Il s'agit de former & de rompre un lien,
L'un pour l'autre, à la fois ; allons, c'est une affaire...

GERSEUIL.

Qui nous coûtera peu. Je vais te satisfaire,
Et te débarrasser de Sophie : après quoi,
J'irai quelques momens agir un peu pour moi.

ACTE II.

(Le Théâtre représente un Sallon qui indique l'appartement de Cephise.)

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

Il faut tout hazarder lorsque le péril presse.
De cette vérité convaincre ma maîtresse,
C'était beaucoup tenter ; j'ai presque réussi,
Et tout semble pour moi conspirer aujourd'hui.
Bientôt Monsieur Florval en ce lieu va se rendre,
Qu'il vienne ! de pied ferme enfin on peut l'attendre.
Il ne se doute pas que l'aveu de Frontin
A raffermi mon ame en son noble dessein,
Que je prétends venger la gloire de Cephise,
Et que je suis enfin le chef d'une entreprise.
Devais-je donc souffrir qu'un amant eut l'honneur
De ravir le premier l'hommage de son cœur ?
C'est à mon sexe seul qu'est dû cet avantage ;
Si Cephise l'obtient, ce sera mon ouvrage,
Et je sens que bientôt...... Mais quelqu'un vient à moi.
C'est Cephise.

SCENE II.

CEPHISE, LISETTE.

LISETTE.

TOUJOURS un air triste. Eh! Pourquoi?

Lorſque votre triomphe en ce moment s'apprête,
Eſt-il quelque ſcrupule encor qui vous arrête?

CEPHISE.

Je dois te l'avouer, feindre de le trahir,
Et pour qui? pour Gerſeuil; je n'y puis conſentir.

LISETTE.

Comment! eh! lorſqu'hier vous avez paru craindre
De voir dans ſon amour un feu prêt à s'éteindre,
Il vous a bien quittée avec un bruſque adieu!
Et vous l'épargneriez aujourd'hui! pour ſi peu!
Je le vois bien déjà votre cœur lui pardonne;
Il ne mérite pas que vous ſoyez ſi bonne.

CEPHISE.

Mais, que t'a t-il donc fait pour toujours le blâmer?

LISETTE.

C'eſt qu'il aime autrement que l'on ne doit aimer.
C'eſt que je ne vois point dans toutes ſes manieres
L'embarras qui ſied même aux amans ordinaires,
Ce déſordre, ce trouble, & cet air inquiet
Qui parlent en faveur d'un objet qui nous plaît:
Monſieur a toujours l'air enchanté de lui-même;
Et pour trancher le mot, de permettre qu'on l'aime.

CEPHISE.

Je ne l'ai jamais vu des mêmes yeux que toi:
Je l'ai connu long-tems avant qu'il vint chez moi,

Et depuis qu'il y vient, au contraire il me ſemble
Que nos goûts, nos humeurs ſympathiſent enſemble.
S'il affiche par fois de la légèreté,
Liſette, eſt-il le ſeul que le monde aît gâté?
Un ſeul inſtant, hier, démentant ſa conduite,
Sur un mot, j'en conviens, bruſquement il me quitte,
Mais juſques-là, jamais ſon air, ni ſes propos
Ne m'avaient annoncé les prétendus défauts
Qu'en lui, ſi je t'en crois, on remarque ſans peine:
On eût dit qu'il aimait à reſſerrer ſa chaîne;
Et loin de ſe ſervir du dangereux talent
Que l'on ſait près de nous employer ſi ſouvent,
Il parut avec moi changeant de caractere,
Oublier de ſéduire, & ne ſonger qu'à plaire.

LISETTE.

Et c'eſt ce qui vous trompe. Il faut, en vérité,
Qu'aimant à vous piquer de généroſité,
Vous ſoyez ſur Florval tout-à-fait aveuglée:
Mais ſa ſcélérateſſe eſt par moi dévoilée;
Apprenez donc enfin, pour vous déterminer
A ſuivre le conſeil que j'ai dû vous donner,
Que ſans votre billet, dont il tire avantage,
Une autre recevait ſes vœux & ſon hommage.

CEPHISE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Que l'amant, que vous louez ſi bien,
Peut-être en ce moment forme un autre lien.

CEPHISE.

S'il eſt vrai, je lui dois défendre ma préſence.

LISETTE.

Oui ; pour vous condamner à pleurer ſon abſence.

CEPHISE.

Es-tu folle?

LISETTE.

Non pas.

CEPHISE.

Mais, qui peut t'avoir dit?.....

LISETTE.

Son valet, ce matin, m'a fait ce beau récit,
M'a confié que, las de votre indifférence,
Il renouait ailleurs par un trait de prudence.

CEPHISE.

Vas, ce n'était l'effet que d'un moment d'humeur.

LISETTE.

Fort bien ; pour le juger, conſultez votre cœur.
Je vous l'ai dit cent fois ; dans le ſiécle où nous ſommes,
Nous avons un empire abſolu ſur les hommes :
Mais, nous le perdrions indubitablement,
Si nous ne gouvernions que par le ſentiment ;
C'eſt le manége adroit de la coquetterie
Qui tourmente leur ame, & la tient aſſervie.
Quoi ! ne pas employer ce ſecret innocent
Pour réduire un volage, un fourbe, un inconſtant!

Je ne vous conçois pas ; tant de délicatesse
M'allarme, & dégénere à la fin en faiblesse.

C E P H I S E.

En effet, si sur lui mon cœur [illegible]
Si d'un autre lien il était occupé. . . . .
Dans ces premiers momens où l'ame sans défense,
En s'ouvrant à l'amour, se livre à l'espérance,
Où, pour nous abuser sur une douce erreur,
Tout présente à nos sens l'image du bonheur,
Nous voulons consulter la raison qui balance,
Et la raison s'enfuit avec l'indifférence.
Mais, si je me montrais docile à tes avis,
Tu crois que je verrais mes soupçons éclaircis ?

L I S E T T E.

Sans doute.

C E P H I S E.

Et que cachant le secret de mon ame.

L I S E T T E.

Vous apprécieriez mieux & Florval & sa flamme.

C E P H I S E.

Et tu m'assurerais, Lisette, du succès !

L I S E T T E.

J'en jurerais. Comment ! lorsque de vos attraits
Contre un perfide amant vous voudrez faire usage,
Douter de leur effet ! le doute n'est pas sage.

C E P H I S E.

Tu le veux, j'y consens. Mais sans rien hasarder,
S'il vient, menage un cœur que j'ai cru posséder.

Ne t'en rapporte point à la ſimple apparence.
On ſe perd quelquefois par trop de prévoyance.
Juge que j'aime encore à le croire innocent.

SCENE III.

LISETTE.

Elle a beau réſiſter, j'ai levé ſes ſcrupules,
Et j'ai ſu diſſiper ſes craintes ridicules ;
Si Gerſeuil, à préſent exact au rendez-vous,
Peut tourmenter Florval en le rendant jaloux,
Mon triomphe eſt complet ! Je l'apperçois lui-même ;
Fort bien.

SCENE IV.

FLORVAL, GERSEUIL (*entrant tous deux en même tems par un côté oppoſé.*)
LISETTE (*au milieu & ſur le devant du théâtre.*)

GERSEUIL (*à part.*)

Florval !

FLORVAL (*à part.*)

Gerſeuil !

GERSEUIL (*à part.*)

Ma ſurpriſe eſt extrême !

LISETTE (*appercevant Florval.*)

Et l'autre aussi ! Feignons.

FLORVAL (*à part.*)

Que [illegible] (*à part.*)

[illegible] hasard Florval se trouve-t-il ici ?

FLORVAL (*à part.*)

Gerseuil sur ses projets m'en imposait sans doute.

GERSEUIL (*à part.*)

Florval m'a-t-il trompé ! (*haut.*) Lisette !

LISETTE.

Eh bien ?

GERSEUIL

Ecoute.

Florval est en ces lieux, est-ce à titre d'amant ?

LISETTE.

Oui; mais rassurez-vous.

GERSEUIL.

Il est dupe ?

LISETTE.

Oui, vraiment.

FLORVAL.

Peut-on dire en secret quelques mots à Lisette ?

LISETTE.

Volontiers; parlez bas.

FLORVAL.

Quoique tu fois difcrette,
Répons; ici Gerfeuil aurait-il des projets?

LISETTE.

Oui, ...

FLORVAL.

Tu répons du fuccès?.....

LISETTE.

Pour vous feul.

FLORVAL.

Ah!

LISETTE.

Sur-tout, gardez-vous de rien dire.

FLORVAL.

Ne crains rien.

LISETTE (*à Gerfeuil.*)

De ceci gardez-vous de l'inftruire.

GERSEUIL.

Compte dans tous les cas fur ma difcrétion.

LISETTE (*leur faifant une profonde révérence.*)

(*à part.*)

Adieu, Meffieurs. Le trait pour le coup eft bien bon.



SCENE V.

FLORVAL, GERSEUIL.

FLORVAL (*à part.*)

GERSEUIL en cet inſtant n'eſt pas content, je gage.

GERSEUIL (*à part.*)

Florval, j'en ſuis certain, au fond de l'ame enrage.

FLORVAL (*à part.*)

Je dois le conſoler.

GERSEUIL (*à part.*)

J'en ſuis fâché pour lui.

FLORVAL.

Eh bien, mon cher Gerſeuil, tu le vois :

GERSEUIL.

Hélas ! oui.

FLORVAL.

C'eſt un hazard fâcheux.

GERSEUIL.

Comme toi je le penſe.

FLORVAL.

Il eſt bien dur de perdre ainſi toute eſpérance.

GERSEUIL.

Que veux tu ? le malheur quelquefois nous pourſuit.

FLORVAL.

C'est un astre malin qui souvent nous conduit.

GERSEUIL.

Lisette apparemment t'a dit tout le mystere.

FLORVAL.

Avec toi, je parie, elle n'a pu se taire.

GERSEUIL.

Je dois te l'avouer:

FLORVAL.

J'en conviens avec toi.

GERSEUIL (*à part.*)

Il prend trop bien la chose.

FLORVAL (*à part.*)

Il est trop bon, ma foi.

GERSEUIL.

Tous deux, sans le savoir, nous poursuivions Céphise.

FLORVAL.

En te voyant entrer, juge de ma surprise.
Le sort rompt nos projets; nous devenons rivaux.

GERSEUIL.

On nous mettra d'accord.

FLORVAL.

On vient fort à propos.

SCENE VI.

CEPHISE, FLORVAL, GERSEUIL, LISETTE.

CEPHISE (*à Lisette au fond du Théâtre.*)

En les voyant tous deux, à peine je respire.

LISETTE.

Courage.

(*Elle sort après les premiers vers de la Scene suivante.*)

SCENE VII.

CEPHISE, FLORVAL, GERSEUIL.

GERSEUIL.

En ce moment, je ne puis trop vous dire
Combien je suis flatté que m'appellant ici,
Vous m'y fassiez d'abord rencontrer un ami.

FLORVAL.

Vous m'en voyez de même enchanté, je vous jure.

CEPHISE (*à Florval en le regardant à peine.*)

Votre retour du moins me calme & me rassure.

(*A Gerseuil avec une sorte d'intérêt.*)

Quant à vous, l'on vous voit, Marquis, bien rarement.

GERSEUIL.

Je mérite, il eſt vrai, ce reproche charmant :
Mais, vous m'excuſerez; chaque jour je dois craindre
Qu'à cet égard, de moi, quelqu'un n'ait à ſe plaindre.

CEPHISE.

(*A part.*)

Qu'il eſt fat! (*Haut*) Puiſqu'enfin on a pu vous avoir;
Devenez plus exact. J'ai ma loge ce ſoir
Aux Français, on y donne une Piece nouvelle;
Une femme ſouvent reſte ſeule chez-elle;
Et comme il faut quelqu'un pour lui donner la main,
Je vous avais tous deux mandés à ce deſſein.

FLORVAL.

On aurait pu tout ſeul....

CEPHISE.

Oh! non: je ſuis certaine
Qu'on vous ſéparerait de Monſieur avec peine;
Je ſais quelle amitié tous les deux vous unit.

FLORVAL.

(*A part.*)

Oui; dans ce moment-ci par exemple. (*Haut*) Il ſuffit,
Et mes remercimens....

CEPHISE.

Parlez avec franchiſe;
Ne me ſavez-vous pas bon gré de la ſurpriſe
Que je vous ménageais?

FLORVAL.

Je dois en convenir.

CEPHISE.

Oui, je crois dans vos yeux voir briller le plaiſir.

FLORVAL.

(*A part.*)

Oh! vous voyez ma joie. Eſt-ce Gerſeuil qu'on aime?

CEPHISE.

(*A part.*

Il ſe trouble.

GERSEUIL.

(*à part.*)

Je ris de ſon déſordre extrême.

CEPHISE (*à Floryal.*

A propos je vous dois, Monſieur, un compliment;
On dit que votre cœur ſe rengage?

FLORVAL.

Vraiment!

CEPHISE.

La nouvelle aujourd'hui par-tout en eſt ſemée.

FLORVAL.

Je ne ſais qui l'a pu conter.

CEPHISE.

La Renommée.

FLORVAL.

Et vous croyez ce bruit?

CEPHISE.

Pourquoi le nieriez-vous?
J'en étais la premiere enchantée; entre nous,
Pour moi vous auriez tort de garder le silence.

FLORVAL. (*avec dépit*)

Oh! je suis convaincu de votre indifférence.

CEPHISE.

La vôtre est plus suspecte. Au surplus, c'est fort bien:
On aime à se revoir dans un premier lien;
Je fais grand cas, Monsieur, d'un cœur tendre & fidèle.
Qui! vous le partisan d'une chaîne nouvelle!
Oh! vive un doux penchant par le tems garanti.

GERSEUIL, (*bas à Cephise.*)

C'est trop fort.

FLORVAL (*à part.*)

On me joue.

GERSEUIL.

Il a pris un parti,
Madame; croyez-moi, vous seule à son hommage
Avez des droits certains.

CEPHISE.

Vous me flattez.

FLORVAL (*à part.*)

Courage.

CEPHISE (*à Gerſeuil.*)

Je vous reconnais bien à ce trait généreux,
Marquis, & c'eſt prouver un zèle officieux;
Auſſi, je l'avouerai, je ne m'attendais guere
A voir ce changement dans votre caractere.
Vous que j'ai toujours vu follement entêté
D'un air d'inconſéquence & de légereté,
Qui regardant l'Amour comme un joug incommode,
Auriez pu ſur ce point dicter un nouveau code,
Vous n'êtes plus le même; & je crois franchement
Que vous gagnez beaucoup à vous montrer ſouvent.

FLORVAL (*à part.*)

Fort bien.

GERSEUIL.

Oui: c'eſt de moi ce qu'on dit dans le monde.
J'en rends grace à l'eſpoir ſur lequel je me fonde.

CEPHISE.

Quel eſpoir?

GERSEUIL.

Pourriez-vous l'ignorer un moment?
On ne vous connaît point, Madame, impunément;
Auſſi, depuis long-tems, ſous vos loix je reſpire.
Je craignais qu'un rival n'eût ſur vous quelque empire,
Mais vous pouvez d'un mot raſſurer mon eſprit.

CEPHISE (*interdite.*)

Comment?

GERSEUIL.

Vous héſitez ! Pourquoi ?

CEPHISE.

J'en ai trop dit ;

Et. . . . . (*à part.*) Je tremble.

GERSEUIL.

Parlez.

FLORVAL.

Pour cette confidence

Vous vous paſſerez bien, je crois, de ma préſence.

CEPHISE (*retenant Florval.*)

Non ; reſtez.

GERSEUIL (*ſe remettant d'un mouvement de ſurpriſe.*)

Ah ! vraiment, j'approuve vos raiſons,
Et vous me confirmez dans de juſtes ſoupçons :
Vous craignez de Florval la tendre inquiétude ;
L'épreuve, j'en conviens, pour lui ſerait trop rude ;
A l'amitié tout ſeul je vais donc m'immoler ;
Et puiſque devant lui vous craignez de parler,
C'eſt moi qui me reſous à quitter la partie.

FLORVAL (*bas à Cephiſe.*)

Vous auriez pu vanter encor ſa modeſtie.

CEPHISE (*à Florval.*)

Je le crois (*à Gerſeuil.*) Vous allez revenir ?

GERSEUIL.

Il m'eſt doux

D'emporter cet eſpoir en m'éloignant de vous.

Il faut que fur mon fort votre bouche prononce,
Ce fourire charmant d'avance me l'annonce,
Auffi dans un inftant je reviens fur mes pas;
Comptez fur moi.

CEPHISE.

Sans vous nous ne partirons pas.

GERSEUIL (*en s'en allant baife la main de Cephife, & a l'air de plaindre Florval.*)

SCENE VIII.

CEPHISE, FLORVAL.

CEPHISE (*après un moment de filence.*)

VOUS vous taifez, Monfieur?

FLORVAL.

Qui? moi? je vous admire.
Mais, faurai-je à préfent ce que cela veut dire?
D'où vous vient pour Gerfeuil cet amour inoui?
Pourquoi ce tendre accueil?

CEPHISE.

N'eft-il pas votre ami?

FLORVAL.

D'accord; mais, était-il jadis moins agréable?
D'aujourd'hui feulement vous paraît-il aimable?

CEPHISE.

Non vraiment: je l'ai vu toujours des mêmes yeux.

FLORVAL.

Je ne m'en doutais pas.

CEPHISE.

Vous êtes férieux,

Quelquefois ?

FLORVAL.

C'eſt ſelon.

CEPHISE.

Il eſt vrai : mais encore

L'ennui, convenez-en, eſt un mal qui dévore ;

Il peut prendre ſur vous.

FLORVAL.

Vous croyez ?

CEPHISE.

Oui ; vraiment ;

Et comme je vous vois aſſez exactement,

Je veux que ma maiſon des plaiſirs ſoit l'aſyle ;

Les hommes que l'on cite à la cour, à la ville,

Je veux les raſſembler.

FLORVAL.

Cela ſera charmant ;

Et Gerſeuil des premiers ?

CEPHISE.

Mais, vraiſemblablement.

FLORVAL.

S'il faut vous parler vrai ? Soit dit, ſans vous déplaire,

Vous êtes aujourd'hui très-extraordinaire.

CEPHISE.

Le compliment sans doute eſt agréable & doux :
Mais, hier on pouvait en dire autant de vous.

FLORVAL.

Je ne l'aurais pas cru. Vous y fûtes ſenſible
Apparemment ?

CEPHISE.

Moi ? point.

FLORVAL.

Le changement viſible
Que l'on remarque en vous.....

CEPHISE.

En ſerait donc l'effet ?
Votre amour propre auſſi va trop loin : mon projet
Eſt d'égayer un peu les ſoucis du veuvage ;
Je ſens que je m'enterre au printems de mon âge,
On m'en blâme aſſez haut, & je ne prétens plus
Que l'on puiſſe me faire un procès là-deſſus.

FLORVAL.

Perſonne juſqu'ici n'avait ôſé s'en plaindre.

CEPHISE.

Soit ; mais, pour l'avenir je commence à le craindre.

FLORVAL.

Rien n'eſt plus naturel. (*Il ſe fouille.*)

CEPHISE.

Vous paraiſſez diſtrait ;
Que cherchez-vous avec tant de ſoin ?

FLORVAL.

Un billet
Qu'on m'écrit ce matin, dont le ſtyle m'aſſure....,
Voyez; en pourriez vous connaître l'écriture?

CEPHISE (*ſouriant.*)

C'eſt la mienne.

FLORVAL.

On pouvait ſe méprendre......

CEPHISE.

Comment?

FLORVAL.

Il ſemble être dicté par le pur ſentiment.

CEPHISE.

Pour le coup vous rêvez.

FLORVAL.

Vous plaît-il le relire?

CEPHISE.

Très-volontiers. (*Elle prend le billet & lit :*)

« Vous m'avez quittée hier avec humeur, Monſieur,
» mais l'amitié preſcrit l'indulgence, & je vous engage
» à venir chercher ce ſoir votre pardon. »

FLORVAL.

Eh! bien?

CEPHISE.

Eh! bien, cela veut dire
Reparez votre tort.

FLORVAL.

Oui : mais, *avec humeur*.... :
Ce reproche me ſemble un peu fort.

CEPHISE.

Par bonheur,
Je m'explique, Monſieur, *l'amitié*, *l'indulgence*,

FLORVAL.

Oh! l'amitié ne peut tirer à conſéquence ;
C'eſt certain. Mais, ce mot, *votre pardon ;*

CEPHISE.

Eh! oui :
On bouderait l'amant, on pardonne à l'ami.

FLORVAL.

Vous avez bien raiſon ; mon erreur était grande,
Je le vois.

CEPHISE.

Vous ſortez ?

FLORVAL.

S'il vous plaît; j'appréhende
De vous importuner dans vos heureux loiſirs,
Et ſur-tout de troubler aujourd'hui vos plaiſirs.
(*Florval ſort très-lentement ; Cephiſe le ſuit des yeux ; Florval ſe retourne ; Cephiſe évite ſes regards.*)



SCENE IX.

CEPHISE (*plongée dans la rêverie*) LISETTE.

LISETTE (*de l'air le plus gai.*)

Eh bien ! Florval, Madame, eſt-il bien en colere ?
Gerſeuil eſt enchanté, croit qu'il a ſu vous plaire ;
Mais, l'autre, de quel œil ?.....

CEPHISE.

Il ſort.

LISETTE.

Très-mécontent ?

CEPHISE (*au déſeſpoir.*)

Non, Liſette, de l'air le plus indifférent.

LISETTE.

Eſt-il poſſible ?

CEPHISE.

Hélas ! quelle était ma faibleſſe !
Voilà pourtant le prix de votre heureuſe adreſſe ;
Je devais me ſoumettre à vos ſages avis,
Et je m'applaudirais de les avoir ſuivis,
Diſiez-vous ; quel eſt donc le fruit que j'en retire ?
Plus indiſcrettement pouvait-on ſe conduire ?
Attirer dans ces lieux un fat, dans quel eſpoir !
Celui d'être contrainte à l'entendre, à le voir ;

Le voir ! Ne voir que lui ! Préfage qui m'accable ;
Je me fuis oubliée, & j'en fuis plus coupable.

LISETTE.

Du moins, ne pouvez-vous ignorer à préfent
Qu'on ne vous aime pas.

CEPHISE.

Le mot eft confolant.
Auffi légerement aurais-je dû vous croire ?
J'expofe, grâce à vous, mon repos & ma gloire :
Car pour peu qu'en fes vœux Gerfeuil foit rebuté,
Il va crier d'abord à l'infidélité ;
Et Florval !.... De fes torts moi feule je m'accufe ;
C'en eft un que d'ofer recourir à la rufe.
A quoi bon d'un amant exciter le dépit ?
En voulant le punir, foi-même on fe punit.
Ce pénible devoir, qu'à regret l'on s'impofe,
Nous fait bientôt fouffrir tous les maux qu'on lui caufe.
Eh ! Qu'avais-je befoin de lire dans fon cœur ?
Croyant le pofféder, j'euffe été dans l'erreur ;
Mais, que faut-il de plus ? Hélas ! lorfque l'on aime,
L'illufion fouvent tient lieu du bonheur même.

LISETTE.

C'eft peut-être trop tôt vous allarmer auffi ;
Je ne m'alarme pas de même, Dieu merci.
Vous croyez que, piqué d'une telle conduite,
Pour ne plus revenir, Monfieur Florval vous quitte ;
Et moi, je gagerais qu'avant une heure ou deux
Nous allons le revoir paraître dans ces lieux.

CEPHISE.

Ah Dieux ! S'il revenait, c'eſt pour le coup, Liſette ;
Que pour mieux reparer ma conduite indiſcrette,
Sans ſavoir ſi ſon cœur me paierait de retour,
Je voudrais immoler l'amour propre à l'amour.

LISETTE.

Ce ſerait, au contraire, être peu raiſonnable.
Non, vous devez punir, tourmenter le coupable,
Redoubler de rigueur & de ſévérité,
Et ne point écouter des retours de bonté.
Quelqu'un vient : tenez bon, c'eſt ſans doute lui-même;
Une autre fois..... Gerſeuil ! quel embarras extrême !

CEPHISE.

Que vois-je ?

SCENE X.

CEPHISE, GERSEUIL, LISETTE.

GERSEUIL.

QU'UN moment d'abſence m'a coûté !
Mon bonheur le voulait, je n'ai point héſité ;
Mais je reviens enfin auſſi ſoumis que tendre....
Heureux, comme je vois, d'avoir pu vous ſurprendre !

CEPHISE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Que lui dire ? Marquis, rien n'eſt plus obligeant....
Oui..... vous me ſurprenez..... très-agréablement.

GERSEUIL.

Mais, où donc eſt Florval ? quelle raiſon ſecrette ?

LISETTE.

Des motifs très-preſſans ont hâté ſa retraite.

GERSEUIL, (*à Liſette.*)

Je comprens ; le dépit, la honte.....

LISETTE.

Juſtement.

GERSEUIL.

Il faut dans ces cas-là prendre un parti prudent.

LISETTE.

C'eſt sûr ;

GERSEUIL, (*à Cephiſe.*)

Vous me voyez à vos ordres fidele,
Prêt à ſuivre vos pas.

LISETTE.

Ah ! reprimez ce zele ;
Ma maîtreſſe n'eſt pas en diſpoſition
De livrer ſon eſprit à la diſtraction.

GERSEUIL.

Dois-je m'en rapporter à ce que dit Liſette,
Madame ? En vérité, ma joie eſt imparfaite,
S'il faut, quand tout proſpere au gré de mes deſirs,
Que vous vous dérobiez aux plus légers plaiſirs.

CEPHISE.

Il faut en convenir, je ſuis mal à mon aiſe ;
Que cet aveu, Marquis, n'ait rien qui vous déplaiſe :
Mais on n'a pas toujours en de certains momens.....
Le ſecret de cacher ſes divers ſentimens ;
Un trouble inattendu s'empare de mon ame,
Et je voudrais envain le déguiſer.

GERSEUIL.

Madame,
Vous me rendez confus : en vérité, mon cœur
Sent vivement le prix d'un aveu ſi flatteur ;
Auſſi, je n'en crois point un trop cruel préſage ;
Et lorſque mon bonheur doit être votre ouvrage,
Rien ne peut allarmer votre eſprit inquiet.
De grâce, épargnez-vous un ſtérile regret ;
La diſſipation écarte la triſteſſe :
Les plaiſirs vous ſuivront ; venez, tout vous en preſſe.

CEPHISE.

Je cede volontiers. (*A part.*) Que mon ſort eſt affreux !
(*Haut.*) Allons, tâchez ſur-tout d'être un peu ſérieux,
Marquis, je ſens trop bien qu'il faudrait me contraindre,
Et vous ne ſavez pas ce qu'il en coûte à feindre.

(*Ils ſortent.*)



SCENE XI.

LISETTE.

SAISISSONS un moment pour calmer son esprit,
Et tâchons d'autre part d'exciter son dépit;
Pour Florval, s'il revient, qu'il tremble, le perfide!
Nous saurons, nous livrant au transport qui nous guide,
De ses torts le forcer à nous faire raison,
Et fut-il innocent, à demander pardon.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

JE vous cherchais.

LISETTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Savez-vous que mon maître
A ne vous rien cacher n'est plus à reconnaitre?
Combien depuis tantôt je le trouve changé!

LISETTE.

Depuis tantôt?

FRONTIN.

Comment ! je crois, ſans préjugé,
Qu'il va devenir fou : diſcours confus & vague,
Propos interrompus, d'honneur, il extravague.

LISETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Serait-il vrai ! Je plains ſon deſtin malheureux.

FRONTIN.

Il était ſorti ſeul, il rentre furieux,
Il gronde tout le monde, il ſe courrouce, il crie ;
Avec moi-même enfin je penſe qu'il s'oublie.

LISETTE.

Et ſes amours, comment vont-elles ?

FRONTIN.

Par ma foi,
Vous en devez ſavoir là-deſſus plus que moi.
Je crains bien qu'il n'ait fait ici quelque ſottiſe,
Et qu'il n'ait très-mal pris ſon tems avec Céphiſe.

LISETTE.

Mais cette paſſion qui devait dans ſon cœur ?....

FRONTIN.

Elle eſt bien loin, vraiment : nous jouons de malheur ;
Nous quittons un objet, quelle erreur eſt la nôtre !
Dont nous ſommes aimés, pour en pourſuivre un autre
Qui ſe moque de nous.

LISETTE.

Cela ſe voit ſouvent.

FRONTIN.

A propos, recevez mon doux remerciment:
Vous avez bien gardé le secret de mon maître.

LISETTE.

S'en ferait-il fâché?

FRONTIN.

Ce qu'il a fait paraître
Me l'a trop bien prouvé.

LISETTE.

Vous m'en voulez?

FRONTIN.

Oh! point;
Ce ferait inutile. Entre nous, sur ce point
Aux femmes à toute heure il faut que l'on pardonne;
Et blâmer leur esprit, quand leur ame est si bonne!

LISETTE.

Enfin, que dit-il donc de Cephise?

FRONTIN.

Oh! il dit.....
Qu'il ne dit rien. Il veut renfermer son dépit,
Mais je le crois piqué.

LISETTE.

Ce n'est rien.

FRONTIN.

Au contraire;
Trop heureux mille fois d'être bien en colere!
N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Mais.....

FRONTIN.

Chut.

LISETTE.

Quoi!

FRONTIN.

C'eſt lui que j'entends:
Je me ſauve; aujourd'hui je crains les accidens.

SCENE II.

FLORVAL, LISETTE.

LISETTE (*à part.*)

Raſſurons-nous: lui-même il vient chercher le piège.

FLORVAL (*ſe remettant du trouble qu'il a laiſſé paraître en entrant.*)

Ah! Liſette, aura-t-on au moins le privilege
De voir votre maitreſſe?

LISETTE.

Elle n'eſt pas ici.

FLORVAL.

Elle rentre bien tard.

LISETTE.

Vous l'avez vue ?

FLORVAL.

Oh ! oui ;
Sans doute je l'ai vue, & Gerſeuil avec elle.
En vérité, j'admire un couple ſi fidele ;
Ils ne ſe quittent plus.

LISETTE.

C'eſt qu'on aime à ſe voir.

FLORVAL.

(à part.)

J'en ſuis perſuadé. J'ai peine à concevoir
Les étranges effets de cette ſympathie.

(Haut.)

Dès qu'elle rentrera, veuillez bien, je vous prie,
Obtenir qu'un moment je puiſſe lui parler.

LISETTE.

A vos ordres, Monſieur, Liſette va voler.
Je ſens que votre ſort en ſecret m'intéreſſe,
Et je vais de ceci prévenir ma maitreſſe.

(Elle ſort en riant, de maniere à n'être point vue de Florval.)



SCENE III.

FLORVAL.

MAIS, moi-même, après tout, pourquoi m'inquiéter
Du nouveau ſentiment qui paraît l'agiter ?
En ſerais-je jaloux ? Non vraiment ; de ma vie,
Je ne me ſuis permis un trait de jalouſie.
Elle aime, eh ! bien, tant mieux ; il eſt doux, je le croi,
De trouver en autrui ce qu'on éprouve en ſoi.
J'en conviendrai pourtant, j'enviſage avec peine,
Oui, j'approuve à regret le penchant qui l'entraîne ;
Et, tout-à-l'heure encore, au ſpectacle enfermé,
Si je voulais jetter un regard animé
Sur toutes ces beautés, dont l'éclat nous appelle,
Je voyais tout le monde, & je ne voyais qu'elle.
Mais, n'importe, impoſons ſilence à notre cœur ;
J'aurais trop à rougir de ce moment d'erreur.
Tâchons de rejetter loin de moi ſon image,
Oublions, s'il ſe peut, juſques à ſon langage
Qui, chaque jour plus tendre, & plus doux chaque jour,
En paſſant dans mon cœur y fit entrer l'amour.
Oui ; mais, l'on m'a joué : victime d'un caprice,
Il faut donc ſous ſes loix que tout mortel fléchiſſe ;
Non, non : vous n'aurez pas un triomphe complet,
Madame ; je devais répondre à ce billet
Que vous m'avez écrit : du moins, pourrez-vous lire
Ce que votre perſonne en ce moment m'inſpire.

SCENE IV.

FLORVAL, GERSEUIL.

GERSEUIL.

(A part.)

C'EST lui-même ; craignons de troubler ſon loiſir,
Et de le contempler donnons-nous le plaiſir.

(Il reſte derriere Florval.)

FLORVAL *(écrivant.)*

Je ne ſais, le dépit ſemble animer mon ſtyle ;

(Il écrit.)

Je m'étonne moi-même ! Il ſera bien facile
De voir qu'on aurait tort de me croire amoureux.

(Il continue.)

Je me ſuis ſatisfait, c'eſt tout ce que je veux,

(Il lit ſa lettre.)

« Vos charmes, je le crois, à d'autres peuvent plaire :
» Mais s'ils avaient ſur moi fait une impreſſion,
» Pour m'ôter le repos, & ſur-tout la raiſon,
» Sans doute elle fut trop légère.
» Souvenez-vous que la beauté
» N'eſt qu'une faveur paſſagere ;
» Et qu'on eſt bientôt rebuté,
» Lorſqu'on voit que le caractere
» N'eſt que caprice & qu'inégalité.

GERSEUIL (*éclatant de rire.*)

Ah ! Ah ! Ah !

FLORVAL (*ſtupéfait.*)

Quoi ! C'eſt vous !

GERSEUIL (*riant toujours.*)

Oui ; c'eſt moi qui t'admire,

(*Riant plus fort.*)

Et que ton air boudeur invite encore à rire.
Que faiſais-tu donc là ?

FLORVAL.

Rien, Monſieur,

GERSEUIL (*le perſifflant.*)

Ah ! j'enten :
Diſcrétion d'Auteur ; tu faiſais un Roman ;
La ſituation me parait attachante,
Vraiment le trait eſt fort, l'Épigramme eſt ſanglante,
L'amant ſemble piqué juſqu'au vif. Eh ! dis-moi,
Quand verra-t-il le jour ? Il ſera bon je croi ;
Je l'attends je te jure avec impatience.

FLORVAL.

Ce deſir eſt flatteur, mais je vous en diſpenſe.

GERSEUIL.

Eh ! que veux-tu donc dire ? à ce ton ſérieux,
Tu me ferais penſer d'honneur que tu m'en veux.

FLORVAL.

S'il faut vous l'avouer, cela pourrait bien être.

GERSEUIL.

C'eſt s'expliquer du moins ; ſi je ſais m'y connaître,
Je n'ai pourtant nuls torts avec toi.

FLORVAL.

Tout de bon!

GERSEUIL.

Non vraiment.

FLORVAL.

Non, ſans doute.

GERSEUIL.

As-tu quelque raiſon
A me donner ? Voyons ; parle-moi ſans myſtere.

FLORVAL.

Vous le ſavez, Monſieur, Cephiſe m'était chere.

GERSEUIL.

Oui, mais jamais pour toi ſon cœur ne s'attendrit.
Après ?

FLORVAL.

Vous lui plaiſez, vous?

GERSEUIL.

Oui ; c'eſt toi qui l'a dit.
Enſuite ?

FLORVAL.

Et vous parant d'une flamme trompeuſe,
Vous voulez maintenant la rendre....

GERSEUIL.

Très-heureuse ;
Voilà le mot.

FLORVAL.

Eh! bien, soit : mon cœur y consent.

GERSEUIL.

Eh! bien, cela s'appelle être un ami charmant.
Le procédé me touche, &.... pardonne à mon zéle :
Mais, dis-moi, ce billet n'était-il pas pour elle ?

FLORVAL.

Que vous importe ?

GERSEUIL.

Allons, pourquoi le nierais-tu ?

FLORVAL.

Je faisais un roman.

GERSEUIL.

Tant pis ; j'aurais voulu,
Te prouvant avec toi jusqu'où va ma franchise,
Rendre moi-même ici ce billet à Cephise.

FLORVAL.

Vous ?

GERSEUIL.

Moi.

FLORVAL.

Vous m'étonnez !

GERSEUIL.

Rien de moins étonnant

FLORVAL.

Le trait eſt généreux.... Eh bien ! pour un moment,
Suppoſons qu'en effet il fut écrit pour elle.

GERSEUIL.

Je le lui remettrai.

FLORVAL.

La démarche eſt nouvelle.

GERSEUIL.

Même on te repondra.

FLORVAL.

Bon ! d'honneur !

GERSEUIL.

Je fais plus :
Comme tu t'es à tort piqué de ſes refus,
Et que de ton malheur tu me croirais coupable,
Je veux te l'amener.

FLORVAL.

Vous en ſeriez capable ?

GERSEUIL.

Oui ; lui parler, la voir, c'eſt ton unique ſoin :
Eh bien ! tu la verras.

FLORVAL.

Mais tout ſeul ? ſans témoin ?

GERSEUIL.

D'accord.

FLORVAL.

Soit ; en ce cas à vous je me confie.

GERSEUIL, (*recevant le billet.*)

T'obliger, je te jure, eſt ma plus chere envie.
Tu ne m'en voudras plus ?

FLORVAL.

Non ; je t'en fais ferment.

GERSEUIL.

Sois donc sûr que de moi tu vas être content ;
(*Il jette les yeux ſur le billet.*)
Perſonne n'en aurait fait autant à ma place,
Mais je t'aurai du moins ſervi dans ta diſgrâce.

SCENE V.

FLORVAL.

SA conduite me pique, & ne m'étonne point :
On l'aime ; il s'eſt rendu juſtice ſur ce point.
Mais de Cephiſe, moi, comment, lorſque j'y penſe,
Puis-je ſi vivement déſirer la préſence ?
Ah ! lorſqu'on eſt trahi par un objet trompeur,
C'eſt quelque choſe au moins que ſoulager ſon cœur !
J'en aurai le plaiſir, je lui ſerai connaître
Qu'un dédain mérité...... Mais je la vois paraître.

SCENE. VI.

CEPHISE, FLORVAL.

CEPHISE (*à part.*)

POURQUOI faut-il hélas! feindre encore avec lui!

FLORVAL.

Enfin, Madame, enfin mon sort est éclairci.
J'avais cru qu'à vos pieds apportant mon hommage,
Je jouirais au moins du frivole avantage
D'occuper quelquefois un cœur indifférent :
J'ai cru, sans me flatter d'un triomphe plus grand,
Que vous distingueriez un ami véritable,
Et qu'un lien solide autant que respectable,
Sans trouble & sans regrets m'unirait avec vous;
A ce que j'ai su voir, il m'eût été trop doux
D'espérer que mon cœur pourrait se satisfaire :
Vous rompez avec moi, ce procédé m'éclaire;
Mais, jamais on ne sût; à franchement parler,
Pousser plus loin que vous l'art de dissimuler.

CEPHISE.

En vérité, Monsieur, vous êtes bien étrange :
Croyez-vous m'abuser & me donner le change?
Que veut dire le ton qu'avec moi vous prenez?
Quels seraient donc les torts dont vous me soupçonnez?
Me suis-je avec raison attiré cette lettre,
Qu'en votre nom Gersenil m'a cru devoir remettre?

Eh ! quelle erreur ſubite a pu troubler vos ſens ?
De quoi vous plaignez-vous ?

FLORVAL.

De quoi ? des ſentimens
Que vous m'aviez cachés, que vous laiſſez paraître,
Et que vous auriez dû me faire au moins connaître.

CEPHISE.

Je ne vous entends pas.

FLORVAL.

Vous m'entendez trop bien.
Non, que j'oſe jamais blâmer un tel lien,
Il eſt flatteur ſans doute ; & l'eſprit, la jeuneſſe,
L'humeur, tout en Gerſeuil, je le crois, intéreſſe :
Le Ciel l'avait formé pour être votre amant ;
Mais, peut-être, on pouvait ſe conduire autrement,
Ne pas me rendre ici le témoin de ſa gloire,
Ne pas me compromettre enfin.

CEPHISE.

Pouvez-vous croire
Que ce fût mon projet ?

FLORVAL.

Eh ! quel autre eût-ce été ?

CEPHISE.

Vous tenez, je le ſais à votre liberté.

FLORVAL.

La perdre, eſt quelquefois tout ce que l'on ſouhaite.

CEPHISE.

Du moment qu'on la perd, ſouvent on la regrette.

FLORVAL.

Du moins ne doit-on pas donner d'eſpoir aux gens.

CEPHISE.

Du moins, veut-on ſavoir quels ſont leurs ſentimens.

FLORVAL.

A de tels procédés rarement on pardonne.

CEPHISE.

Vous ne devez, je crois, en-vouloir à perſonne.
Car enfin de quel droit, l'ami dorénavant,
Content de ce ſeul nom, exclurait-il l'amant?
De ces deux titres-là ſentez la différence,
Et vous verrez qu'en vous à tort l'ami s'offenſe.

FLORVAL.

Oui; je puis avoir tort. Mais vous, Madame, auſſi,
Avez-vous bien connu tous les droits d'un ami?
Vous que d'abord j'ai vue indulgente & timide,
M'avez-vous conſulté ſur un choix ſi rapide?
De vos intentions un peu mieux informé,
Comme un autre, à mon tour, j'aurais peut-être aimé.
Que ſais-je, Eh! ſi trompant m'a juſte défiance,
Vous aviez de mon cœur deviné le ſilence,
Quel ſerait donc mon ſort aujourd'hui?

CEPHISE.

Mais....

FLORVAL.

Parlez.

CEPHISE.

Nous ſommes par le tems ſi vite conſolés !
Eh ! vous me l'avez dit, quoi ! de plus agréable
Que le ſort d'un mortel cité comme homme aimable !
Paraît-il quelque part, un murmure ſecret
L'avertit qu'avant lui tout le monde y baillait :
La converſation auſſi-tôt ſe ranime ;
Ce qu'il dit, eſt toujours ou charmant, ou ſublime :
Il a l'air de rêver, n'importe, on l'applaudit,
Juſques dans ſon ſilence on trouve de l'eſprit ;
Et, d'avance enchanté des traits qui vont éclore,
On ſourit même au mot qu'il ne dit pas encore.
Voilà, Monſieur, voilà le ſort qui vous attend,
Et vous n'avez pas lieu d'en être mécontent.

FLORVAL.

Je le ſuis, mais de vous, mais de votre artifice ;
J'ouvre les yeux enfin, & je vous rends juſtice.
Sur votre ſexe encor mon cœur s'était mépris ;
Je ne ſoupçonnais pas ſes détours inouïs.
Oui ; l'amour n'eſt chez-vous qu'un deſir de ſéduire,
Qu'un art de nous fixer pour mieux nous éconduire :
D'abord vous jouiſſez de ce tribut flatteur
Que votre inconſéquence arrache à notre cœur,
Et lorſque vous voyez que, ſimple en ſa franchiſe,
A vos charmes trompeurs notre ame s'eſt ſoumiſe.
Aiguiſant tous les traits qui vont nous déchirer,
Vous vous faites un jeu de nous déſeſpérer.

Mais, n'importe : je veux me venger de moi-même,
Moi-même me punir de ma faibleſſe extrême;
Libre encore, de vous vous pouvez diſpoſer,
Je ne vous aime pas, & veux vous épouſer.

CEPHISE.

La propoſition eſt vraiment très-touchante;
La maniere ſur-tout de la faire eſt galante.

FLORVAL.

Quel ſerait donc mon tort ? Je m'immole pour vous,
Pour vous je me dérobe aux liens les plus doux;
Ma liberté, ce bien le plus cher de la vie,
Je la mets à vos pieds, je vous la ſacrifie.

CEPHISE.

Et moi, je vous la rends : calmez un peu vos ſens;
D'honneur vous êtes fou.

FLORVAL.

Fort bien, je vous entends;
Vous riez, je le vois, du dépit qui m'enflamme:
Ne vous flattez donc plus d'aucuns droits ſur mon ame;
Tous mes nœuds ſont rompus, je renonce à vos loix,
Et je vous vois enfin pour la derniere fois.
Adieu, Madame.

(*Il s'éloigne vivement.*)

CEPHISE (*à part.*)

Ciel ! que ne puis-je lui dire !...

FLORVAL (*ſe rapprochant de même.*)

Eh bien ! vous jouiſſez. Quoi ! votre cœur ſoupire !

CEPHISE (*se remettant.*)

Moi! soupirer, Monsieur!

FLORVAL.

Heureuse illusion
Qui surprenait mon cœur, en troublant ma raison!
Je vous suis odieux, je le vois: mais encore
N'accablez pas du moins.... l'amant.... qui vous adore.
Je dois vous l'avouer, je ne m'en défends plus,
Je fais, pour le cacher, des efforts superflus;
Je n'ai pu résister au pouvoir de vos charmes,
Et mon cœur attendri vous rend enfin les armes.

CEPHISE.

Vous m'aimiez, vous!

FLORVAL.

Hélas! moi, si je vous aimais!
En doutez-vous encore en voyant mes regrets?
Ce bonheur, que cherchait mon ame irrésolue,
Je crus l'avoir trouvé dès que je vous eus vue:
Dès lors, le cœur rempli de vos traits enchanteurs,
Je chérissais en vous jusques à vos rigueurs.
Si par malheur, hier, dans un moment d'ivresse,
Je blessai tant soit peu votre délicatesse;
Je n'étais point coupable: un mot dit au hasard
N'est point indifférent venant de votre part;
Vous paraissiez douter de mon amour extrême,
Ce soupçon est affreux lorsqu'on sent que l'on aime:
J'eus un moment d'oubli, pardonnez mon erreur;
J'en rougis, le remords a déchiré mon cœur.

CEPHISE.

Eh! comment pourriez-vous me paraître ſincere?
Non, il ne ſuffit pas, Monſieur, de vouloir plaire,
L'eſtime doit auſſi confirmer les penchans;
Mais, lorſque vous doutez de mes vrais ſentimens,
Lorſque vous m'accuſez d'être fauſſe & légere,
Lorſque vous m'écrivez....

FLORVAL.

Pardon: ce front ſévere
Mettrait le comble enfin à ma juſte douleur;
Pour me juſtifier, deſcendez dans mon cœur.
Tout homme en vous voyant doit devenir ſenſible,
Cephiſe, & ceux pour qui vous ſerez inflexible,
Ne pourront point vous voir & vous apprécier
Sans devenir jaloux de l'univers entier.
Ah! par grace, étouffez un ſoupçon qui m'offenſe,
Et ne prolongez pas une injuſte vengeance;
Au tranſport vif & pur qui m'anime en ce jour,
Croyez qu'en moi l'eſtime eſt égale à l'amour.

(*Il tombe à ſes pieds.*)

Douteriez-vous encor de l'ardeur qui m'enflamme?

CEPHISE.

Pour vous croire....

FLORVAL.

Il ſuffit de lire dans mon ame.

CEPHISE.

Vos torts....

FLORVAL.

Sont réparés.

CEPHISE.

Mes doutes....

FLORVAL.

Eclaircis.

CEPHISE.

Le monde....

FLORVAL (*avec transport.*)

Approuvera le parti que j'ai pris.
Un mot à mon bonheur maintenant peut suffire.

CEPHISE.

Ce mot coute bien peu, mais on risque à le dire.
(*Florval cherche à saisir sa main & à la baiser.*)
Que faites vous ?

FLORVAL.

Je veux obtenir mon pardon,
Et mon cœur a besoin d'un peu d'illusion.
Eh bien ?

CEPHISE.

(*A part.*)

Je ne puis plus ſupporter cette gêne.

(*Le regardant tendrement, & après un ſilence.*)

Relevez-vous : je cede au penchant qui m'entraîne.

FLORVAL (*baiſant ſa main avec tranſport.*)

Cephiſe, vous m'aviez caché la vérité !

CEPHISE (*avec ame.*)

Vous n'imaginez pas ce qu'il m'en a couté.
Avez-vous dû penſer qu'un fat pût me ſéduire ?
Qu'à ſes prétentions mon cœur eût pu ſouſcrire !
Je vous privais d'un bien pour vous le conſerver,
Je vous trompais hélas ! mais pour vous éprouver.

FLORVAL.

O moment fortuné de joie & de tendreſſe !
Mes ſens peuvent ſuffire à peine à mon ivreſſe.



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERSEUIL, LISETTE.

FLORVAL (*courant au devant de Gerſeuil.*)

AH! Gerſeuil! mon ami! partage mon bonheur;
J'ai ſurpris le ſecret que nous cachait ſon cœur;
Ce que le ſentiment inſpire de plus tendre,
De ſa bouche naïve enfin j'ai pu l'entendre.

GERSÉUIL.

Comment donc!

FLORVAL (*vivement.*)

C'eſt toi ſeul qu'on jouait en ce jour.
Je viens de recevoir l'aveu de ſon amour.
Me tromper un moment, pour te tromper toi-même,
Et feindre de t'aimer pour ſavoir ſi je l'aime;
Mais, ne trouves-tu pas ce détour là charmant!

(*Gerſeuil regarde Liſette.*)

LISETTE (*à Gerſeuil.*)

Il faut dans ces cas là prendre un parti prudent.

GERSEUIL.

Je le crois.

CEPHISE (*à Gerſeuil.*)

Pardonnez, vous me voyez confuſe.

GERSEUIL.

Le caprice conduit, & souvent il abuse.
(*à Cephise.*)
Mais des rigueurs du sort je ne veux point gémir:
Une fois par hasard il peut se démentir;
Et pour me consoler de cette preference
Vos regrets suffiront, Madame, à ma vengeance.
(*il sort.*)

SCENE VIII ET DERNIERE.

CEPHISE, FLORVAL, LISETTE.

FLORVAL.

Des regrets! ah! croyez qu'ils feraient mon tourment.
Si je puis être heureux ce n'est qu'en vous aimant.
Qu'aucun doute offensant hélas! ne vous retienne,
Votre ame pour jamais a passé dans la mienne.
Etudier les goûts, prévenir les desirs,
C'est la loi de l'hymen; ce seront mes plaisirs.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, *la Fausse Coquette*, Comédie en trois Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 18 Décembre 1783.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer, A Paris, ce 26 Decembre 1783. LENOIR.

